

Découvrir, comprendre, créer, partager



La satire de la médecine

Corpus de textes

La critique de la médecine et de ceux qui la pratiquent est un sujet récurrent dans l'œuvre de Molière. Cette satire s'appuie sur le ridicule de la figure de Dottore de la commedia dell'arte qui, peu importe son domaine d'expertise, met en place les mêmes artifices pour imposer son autorité.

En étudiant les quelques textes de ce corpus, on remarque que les procédés comiques utilisés pour se moquer de la médecine sont toujours les mêmes : une connaissance plus que douteuse de l'anatomie, le recours à un jargon technique et un latin mal maîtrisé, la citation de noms de grands savants, la proposition de remèdes absurdes... Si l'habit fait le moine, le langage, lui, semble suffire à faire le médecin.

Les textes

Le Médecin volant
 Acte I, scènes 4 et 5

Le Médecin malgré lui
 Acte II, scène 6
 Acte III, scène 1
 Acte III, scène 2

Le Malade imaginaire
 Acte III, scène 14
 Acte III, 3^e intermède

Le Médecin volant

Acte I, scène 4

SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE

À la demande de Sabine, la cousine de Lucile, Sganarelle se fait passer pour un médecin. Il doit prescrire un séjour à la campagne à Lucile, qui feint la maladie pour éviter un mariage, afin qu'elle puisse s'enfuir et épouser Valère. Cette scène de faux diagnostic est extrêmement proche de celle du Médecin malgré lui, et on pourra faire remarquer aux élèves la ressemblance des canevas des deux pièces.

SABINE

Je vous trouve à propos, mon oncle, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Je vous amène le plus habile médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, qui sait les plus beaux secrets, et qui sans doute guérira ma cousine. On me l'a indiqué par bonheur, et je vous l'amène. Il est si savant, que je voudrais de bon cœur être malade, afin qu'il me guérisse.

GORGIBUS

Où est-il donc ?

SABINE

Le voilà qui me suit ; tenez, le voilà.

GORGIBUS

Très humble serviteur à monsieur le médecin. Je vous envoie querir pour voir ma fille qui est malade ; je mets toute mon espérance en vous.

SGANARELLE

Hippocrate dit, et Galien, par vives raisons, persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade. Vous avez raison de mettre votre espérance en moi ; car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui soit dans la Faculté végétale, sensitive et minérale.

GORGIBUS

J'en suis fort ravi.

SGANARELLE

Ne vous imaginez pas que je sois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne sont, à mon égard, que des avortons de médecins. J'ai des talents particuliers, j'ai des secrets. Salamalec, salamalec. Rodrigue, as-tu du cœur ? *signor, si ; signor, no. Per omnia sæcula sæculorum.* Mais encore voyons un peu.

SABINE

Eh ! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille.

SGANARELLE

Il n'importe : le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose ; et par l'altération de celui du père, je puis connaître la maladie de la fille. Monsieur Gorgibus, y aurait-il moyen de voir de l'urine de l'égotante ?

GORGIBUS

Oui-dà ; Sabine, vite allez querir de l'urine de ma fille. (*Sabine sort.*) Monsieur le médecin, j'ai grand-peur qu'elle ne meure.

SGANARELLE

Ah ! qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle s'amuse à se laisser mourir sans l'ordonnance de la médecine. (Sabine rentre.) Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins ; elle n'est pas tant mauvaise pourtant.

GORGIBUS

Eh quoi ! monsieur, vous l'avalez ?

SGANARELLE

Ne vous étonnez pas de cela : les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder ; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie ; mais, à vous dire la vérité, il y en avait trop peu pour asseoir un bon jugement : qu'on la fasse encore pisser.

SABINE, sort et revient.

J'ai bien eu de la peine à la faire pisser.

SGANARELLE

Que cela ? voilà bien de quoi ! Faites-la pisser copieusement, copieusement. Si tous les malades pissent de la sorte, je veux être médecin toute ma vie.

SABINE, sort et revient.

Voilà tout ce qu'on peut avoir ; elle ne peut pas pisser davantage.

SGANARELLE

Quoi ? Monsieur Gorgibus, votre fille ne pisse que des gouttes ? voilà une pauvre pisseuse que votre fille ; je vois bien qu'il faudra que je lui ordonne une potion pissatrice. N'y aurait-il pas moyen de voir la malade ?

SABINE

Elle est levée ; si vous voulez, je la ferai venir.

Acte I, scène 5

SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE, LUCILE

SGANARELLE

Hé bien ! mademoiselle, vous êtes malade ?

LUCILE

Oui, monsieur.

SGANARELLE

Tant pis, c'est une marque que vous ne vous portez pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs à la tête, aux reins ?

LUCILE

Oui, monsieur.

SGANARELLE

C'est fort bien fait. Oui, ce grand médecin, au chapitre qu'il a fait de la nature des animaux, dit... cent belles choses ; et comme les humeurs qui ont de la connexité ont beaucoup de rapport ; car, par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la joie, et que la bile qui se répand par le corps nous fait devenir jaunes, et qu'il n'est rien plus contraire à la santé que la maladie,

nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance.

GORGIBUS

Vite une table, du papier, de l'encre.

SGANARELLE

Y a-t-il quelqu'un qui sache écrire ?

GORGIBUS

Est-ce que vous ne le savez point ?

SGANARELLE

Ah ! je ne m'en souvenais pas ; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié... Je crois qu'il serait nécessaire que votre fille prît un peu l'air, qu'elle se divertît à la campagne.

GORGIBUS

Nous avons un fort beau jardin, et quelques chambres qui y répondent ; si vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

SGANARELLE

Allons visiter les lieux.

Le Médecin malgré lui

Acte II, scène 6

LUCINDE, GERONTE, SGANARELLE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE

Sganarelle, devenu « médecin malgré lui » sous peine de recevoir des coups de bâton, se retrouve à devoir ausculter la jeune Lucinde, atteinte de mutisme. Celle-ci, en simulant la maladie, cherche à éviter un mariage dont elle ne veut pas. On est donc face à un faux médecin traitant une fausse malade. Sganarelle arrive pourtant à duper tout le monde...

LUCINDE

Est-ce là la malade ?

GERONTE

Oui, Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.

SGANARELLE

Qu'elle s'en garde bien ! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GERONTE

Allons, un siège.

SGANARELLE, assis entre Geronte et Lucinde.

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderait assez.

GERONTE

Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE

Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*à Lucinde.*) Hé bien ! de quoi est-il question ? Qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE, répond par signes, en portant la main à sa bouche, à sa tête et son menton

Han, hi, hou, han.

SGANARELLE

Hé ! que dites-vous ?

LUCINDE, continue les mêmes gestes.

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE

Quoi ?

LUCINDE

Han, hi, hon.

SGANARELLE, la contrefaisant

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

GERONTE

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE
Et pourquoi ?

GERONTE
Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE
Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderois bien de la vouloir guérir.

GERONTE
Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGANARELLE
Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu : ce mal l'opprime-t-il beaucoup ?

GERONTE
Oui, monsieur.

SGANARELLE
Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GERONTE
Fort grandes.

SGANARELLE
C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez ?

GERONTE
Oui.

SGANARELLE
Copieusement ?

GERONTE
Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE
La matière est-elle louable ?

GERONTE
Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE, se tournant vers la malade.
Donnez-moi votre bras. (à *Géronte*.) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GERONTE
Hé ! oui, monsieur, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE
Ha ! ha !

JACQUELINE
Voyez comme il a deviné sa maladie !

SGANARELLE

Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire, C'est ceci, c'est cela ; mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GERONTE

Oui : mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE

Il n'est rien de plus aisé ; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE

Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GERONTE

Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

SGANARELLE

Aristote, là-dessus, dit... de fort belles choses.

GERONTE

Je le crois.

SGANARELLE

Ah ! c'était un grand homme !

GERONTE

Sans doute.

SGANARELLE

Grand homme tout à fait ; (*levant le bras depuis le coude.*) un homme qui était plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes ; peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Entendez-vous le latin ?

GERONTE

En aucune façon.

SGANARELLE, *se levant brusquement.*

Vous n'entendez point le latin ?

GERONTE

Non.

SGANARELLE, *en faisant diverses plaisantes postures.*

Cabricias, arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la muse, bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinus ? Etiam, oui. Quare ? pourquoi ? Quia substantivo, et adjectivum, concordat in generi, numerum, et casus.

GERONTE

Ah ! que n'ai-je étudié !

JACQUELINE

L'habile homme que v'là !

LUCAS

Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.

SGANARELLE

Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie ; et parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité... écoutez bien ceci, je vous conjure.

GERONTE

Oui.

SGANARELLE

Ont une certaine malignité qui est causée... soyez attentifs, s'il vous plaît.

GERONTE

Je le suis.

SGANARELLE

Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus*, nequeis, nequer, polarinum, quipsa milus. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE

Ah ! que ça est bian dit, notre homme !

LUCAS

Que n'ai-je la langue aussi bian pendue !

GERONTE

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choquée : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE

Oui ; cela étoit autrefois ainsi : mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GERONTE

C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE

Il n'y a point de mal ; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GERONTE

Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE

Ce que je crois qu'il faille faire ?

GERONTE

Oui.

SGANARELLE

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

GERONTE

Pourquoi cela, monsieur ?

SGANARELLE

Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GERONTE

Cela est vrai ! Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin.

SGANARELLE

Je reviendrai voir sur le soir en quel état elle sera.

Acte III, scène 1 (extrait)

SGANARELLE, LEANDRE

Léandre, amoureux de Lucinde, cherche à se rapprocher de Sganarelle pour voir sa belle. Sganarelle lui confie qu'il n'est pas médecin et souligne la facilité avec laquelle on peut se faire passer pour tel.

SGANARELLE

Diable emporte si j'entends rien en médecine ! Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous comme vous vous confiez à moi.

LEANDRE

Quoi ! vous n'êtes pas effectivement...

SGANARELLE

Non, vous dis-je ; ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étais jamais mêlé d'être si savant que cela ; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue ; mais quand j'ai vu qu'à toute force ils voulaient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés ; et, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute la vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous ; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne saurait gâter un morceau de cuir qu'il n'en paie les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui

qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.

LEANDRE

Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

Acte III, scène 2

SGANARELLE, THIBAUT, PERRIN

Un paysan et son fils, ayant entendu parler de Sganarelle et de ses talents de médecin, viennent le trouver pour qu'il soigne la femme de Thibaut. Si l'on peut rire de l'accent et de la déformation du vocabulaire médical dans la bouche du paysan, on se rend cependant compte qu'il détient une véritable connaissance des maux de sa femme, là où Sganarelle se contente de répéter le même diagnostic avec les bons mots. Si Madame souffre d'hydropisie, Sganarelle lui est atteint d'« hypocrisie » au sens antique du terme : il est un « hypokritès », un acteur qui fait semblant. Cette mise en abyme a pour but de montrer que les meilleurs médecins sont avant tout de bons comédiens.

THIBAUT

Monsieur, je viens vous chercher, mon fils Perrin et moi.

SGANARELLE

Qu'y a-t-il ?

THIBAUT

Sa pauvre mère, qui a nom Parrette, est dans un lit malade il y a six mois.

SGANARELLE, *tendant la main comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y fasse ?

THIBAUT

Je voudrions, monsieur, que vous nous baillissiez quelque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE

Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.

THIBAUT

Elle est malade d'hypocrisie, monsieur.

SGANARELLE

D'hypocrisie ?

THIBAUT

Oui, c'est-à-dire qu'elle est enflée partout ; et l'an dit que c'est quantité de sérieux qu'elle a dans le corps, et que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudriez l'appeler, au lieu de faire du sang, ne fait plus que de l'eau. Elle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguienne, avec des lassitudes et des douleurs dans les muscles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer ; et parfois il li prend des syncoles et des conversions, que je croyais qu'elle est passée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sais combien d'histoires ; et il m'en coûte plus d'une douzaine de bons écus en lavements, ne v's en déplaise, en aposthumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine. Il veloit li bailler d'une certaine drogue que l'on appelle du vin amétille ; mais j'ai-z-eu peur franchement que ça l'envoyât à patres ; et l'an dit que ces gros médecins tuont

je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE, *tendant toujours la main, et la branlant comme pour signe qu'il demande de l'argent.*

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT

Le fait est, monsieur, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN

Monsieur, ma mère est malade ; et v'là deux écus que je vous apportons pour nous bailler queuque remède.

SGANARELLE

Ah ! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements ?

PERRIN

Hé ! oui, monsieur, c'est justement ça.

SGANARELLE

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède ?

PERRIN

Oui, monsieur.

SGANARELLE

Un remède pour la guérir ?

PERRIN

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN

Du fromage, monsieur ?

SGANARELLE

Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN

Monsieur, je vous sommes bien obligés ; et j'allons li faire prendre ça tout à l'heure.

SGANARELLE

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

Le Malade imaginaire

Acte III, scène 14

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE *en médecin*

Argan est hypocondriaque et ne jure que par ses médecins. Toinette, sa servante, fait tout pour le détourner d'eux. Pour cela, elle se déguise elle-même en médecin et tente de faire le diagnostic le plus extrême pour montrer à Argan l'absurdité de son attitude. Comme Sganarelle, elle utilise aussi le jargon médical et le latin pour impressionner son patient. On remarquera qu'elle ne se donne même pas la peine d'expliquer les causes du mal d'Argan car son patient est bien assez crédule pour se passer d'explication. Les remèdes extrêmes prescrits à la fin de l'extrait ne sont là que pour faire réfléchir Argan à sa façon d'accepter sans remise en question la parole des médecins.

TOINETTE.

Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fièvres, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine ; c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN.

Je vous suis obligé, monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais ! ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN.

Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.

Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.

Du poumon ?

TOINETTE.

Oui. Que sentez-vous ?

ARGAN.

Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE.

Justement, le poumon.

ARGAN.

Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoient des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN.

Oui, monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.

Oui, monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN.

Oui, monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage,

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.
De la volaille,

TOINETTE.
Ignorant !

ARGAN.
Du veau,

TOINETTE.
Ignorant !

ARGAN.
Des bouillons,

TOINETTE.
Ignorant !

ARGAN.
Des œufs frais ;

TOINETTE.
Ignorant !

ARGAN.
Et le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre ;

TOINETTE.
Ignorant !

ARGAN.
Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.
Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur ; et, pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande ; du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main ; et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.
Vous m'obligerez beaucoup.

TOINETTE.
Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.
Comment ?

TOINETTE.
Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

ARGAN
Et pourquoi ?

TOINETTE.
Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.
Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.
Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

ARGAN.
Crever un œil ?

TOINETTE.
Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt : vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.
Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.
Adieu. Je suis fâché de vous quitter sitôt ; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui doit se faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.
Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.
Oui : pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.
Vous savez que les malades ne reconduisent point.

Acte II, scène 9

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE

Monsieur Diafoirus et son fils, vrais médecins, procèdent à un rapide diagnostic sur la personne d'Argan. Force et de constater qu'ils ne sont pas mieux que Toinette : même recours au latin, mêmes remèdes absurdes et inexplicables.

MONSIEUR DIAFOIRUS.
Nous allons, monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.
Je vous prie, monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DIAFOIRUS, *tâtant le pouls d'Argan.*
Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis ?*

THOMAS DIAFOIRUS.
Dico que le pouls de monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il est durusculé, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.

Repoussant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Bene.

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu caprisant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Optime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non : monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Eh oui : qui dit parenchyme dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du vas breve, du pylore, et souvent des méats cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti.

ARGAN.

Non ; rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Eh oui : rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être entre de meilleures mains.

ARGAN.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments, par les nombres impairs.

ARGAN.

Jusqu'au revoir, monsieur.

Acte III, troisième intermède

La pièce se termine par une fausse cérémonie où Argan devient lui-même médecin. Dans un latin compréhensible de tous, les médecins expliquent leur mission et fonctionnement. Peu importe la maladie, les remèdes sont toujours les mêmes et se répètent comme un refrain.

PRÆSES.

Savantissimi doctores,
Medicinæ professores,
Qui hic assemblati estis ;
Et vos, altri messiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi,
Salus, honor et argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum, docti confreri,
En moi satis admirari
Qualis bona inventio
Est medici professio ;
Quam bella chosa est et bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ, suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus,
Grandam vogam ubi sumus ;
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus, currens ad nostros remedios
Nos regardat sicut deos ;
Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumisos videtis.

Doncque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travailler
A nos bene conservare
In tali credito, voga, et honore ;
Et prendere gardam a non recevoir
In nostro docto corpore,
Quam personas capaces,
Et totas dignas remplir
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis ;
Et credo quod trovabitis
Dignam materiam medici
In savanti homine que voici ;

Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vostris capacitatibus.

[...]

SEXTUS DOCTOR.

[Cum bona venia reverendi præsidis,
Filiorum Hippocratis,
Et totius coronæ nos admirantis,
Petam tibi, resolute bacheliere,
Non indignus alumnus di Monspeliere,
Quæ remedia cæcis, surdis, mutis,
Manchotis, claudis, atque omnibus estropiatis,
Pro coris pedum, malum de dentibus, pesta, rabie
Et nimis magna commotione in omni novo marie.
Convenit facere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

SEPTIMUS DOCTOR.

Super illas maladies,
Dominus bachelierus dixit maravillas ;
Mais, si non ennuyo doctissimam facultatem
Et totam honorabilem companiam
Tam corporaliter quam mentaliter hic præsentem,
Faciæ illi unam quaestionem ;
De hiero maladus unus
Tombavit in meas manus,
Homo qualitatis et dives comme un Crésus.
Habet grandam fievram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Cum troublatione spiriti et laxamento ventris ;
Grandum insuper malum au côté[11],]
Cum granda difficultate
Et pena a respirare.
Veuillas mihi dire,
Docte bacheliere,
Quid illi facere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,

Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.

Dignus, dignus est intrare

In nostro docto corpore.

[...]

PRÆSES.

Juras gardare statuta

Per Facultatem præscripta,

Cum sensu et jugeamento ?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Essere in omnibus

Consultationibus

Ancieni aviso,

Aut bono,

Aut mauvaiso !

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

De non jamais te servire

De remediis aucunis

Quam de ceux seulement almæ Facultatis,

Maladus dût-il crevare,

Et mori de suo malo ?

BACHELIERUS.

Juro.

[...]